

Yves Velan, la fiction en habits de militance

JEAN-BERNARD VUILLÈME

Trois titres de l'écrivain chaud-fonnier sont réédités en un volume, dont l'emblématique « Je » et « La Statue de Condillac retouchée », ce « texte hérisson » paru au Seuil en 1973 et épuisé depuis plus de vingt ans



Yves Velan en 1992. — © Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fond

La réédition des ouvrages d'Yves Velan se poursuit sous les auspices de l'association qui s'emploie à la promotion de son œuvre. Après *Soft Goulag*, réédité chez Zoé poche en 2017, année de la mort de l'auteur, *Contre-pouvoir* (en bas, 2021), les deux premiers romans de l'écrivain chaud-fonnier reparaissent sous une seule jaquette aux Editions d'en bas, chacun d'eux bardés de préfaces et postfaces. Ces deux textes importants sont suivis de *Onir*, un « essai-poème » initialement paru en 1974.

Paru en 1958 au Seuil, *Je*, le premier roman d'Yves Velan, lui a valu une importante renommée en France, et sa place dans le Larousse, grâce notamment à l'admiration qu'il suscita chez Roland Barthes. Qu'en dire aujourd'hui ? Yves Velan est sans doute l'écrivain qui est allé le plus loin dans ce qu'il était alors convenu d'appeler « la littérature romande », soit une prose introspective élevant en narrateur et personnage principal un pasteur, et parfois un écrivain, en proie au doute, travaillé par la culpabilité et questionnant sa condition et le sens de sa vocation ; c'est une quasi-marque identitaire littéraire, par exemple, dans les œuvres de Jean-Pierre Monnier, Roger-Louis Junod, ou, un peu plus tard, Jacques Chessex. La question de

l'engagement politique de l'écrivain imprègne aussi cette génération d'auteurs, en gros ceux qui avaient une vingtaine d'années à la sortie de la Seconde Guerre mondiale.

Mal dans sa peau

Le pasteur de *Je*, Jean-Luc Friedrich, est déchiré entre son exigence de pureté et les velléités de son corps, ce qui le conduit à la « faute » : il s'égaré une fois chez une prostituée. Ce serviteur de Dieu scrupuleux, mal dans sa peau, homosexuel refoulé, vit un enfer moral, psychologique et spirituel encore épicé par ses élans de sympathie pour les marxistes et son amitié pour l'un d'eux, Victor. Ce personnage et tout le contexte sociétal et moral dans lequel il se débat, dans la petite ville de Nyon, semblent aujourd'hui bien loin de nous, comme le relève justement la préfacière Sylviane Dupuis.

L'intérêt de ce *Je* tient à la manière dont Yves Velan, sur le mode du monologue, investit la conscience tourmentée du pasteur, laquelle se trouve subvertie par la réalité physique encombrante du corps et de ses exigences. L'écrivain met en mouvement une machinerie littéraire qui lui est propre, une sorte d'écriture kaléidoscopique embrassant aussi bien la réalité sociale et politique que les méandres de la conscience et de l'inconscient du narrateur.

Un Joyce suisse romand

Je comporte une narration, aussi économe soit-elle ; tout lecteur comprend qu'Yves Velan donne à lire la (mauvaise) conscience agitée du pasteur Friedrich dans la petite ville de Nyon au début des années 1950, région encore fortement imprégnée d'une morale protestante oppressante. Livre difficile, mais abordable par tout lecteur non rebuté par l'omniprésence de la culpabilité.

La Statue de Condillac retouchée exige un lecteur patient et complice. Dans ce roman dont les Editions d'en bas offrent la première réédition, Yves Velan donne vraiment toute sa (dé) mesure. C'est à l'auteur de cette « Statue » que pense Sylviane Dupuis, sans doute, avec sa formule « Velan est notre Joyce ». Philippe Renaud (1931-2021), qui enseigna la littérature à l'Université de Genève de 1977 à sa retraite en 1996, n'hésite pas dans sa postface à parler de « l'extrême difficulté de ce roman » (il l'a lu sept fois) qu'il qualifie, sans ironie, de « livre-hérisson ». Le titre du roman se réfère au *Traité des sensations* de Condillac, ouvrage épistémologique paru en 1754. Son auteur, l'abbé Etienne Bonnot de Condillac, imaginait une statue possédant un esprit privé de toute espèce d'idée et dont les capacités cognitives ne se fondent que sur les cinq sens et toutes les sensations qui en découlent.

Un corps encombrant

En quoi est-elle « retouchée » ? Eh bien, la voilà dotée du savoir, lequel n'est rien de moins que le marxisme le plus dogmatique, conçu comme une vérité absolue. Tout le travail consiste à vérifier la validité de ce savoir, à l'éprouver dans le bal des sensations et donc dans ce « corps » doté de cinq sens. Il faut se débrouiller avec un « je » en train d'écrire son livre et occupé à tracer les voies et les voix possibles de

son accomplissement. Où l'on retrouve (comme dans *Je*) un corps encombrant, ici désincarné et pour ainsi dire fantomatique.

De la ruminantion oui, de la narration point, donc, sinon des ébauches, de commencement en recommencement. Pas de personnages à proprement parler. Emergent des Figures « avec leur disponibilité perpétuelle et leurs incohérences » (dixit l'auteur). Tout se joue dans la forme, dans les mots, jeux de mots, inventions verbales, intertextes à foison, contrepèteries, dérives oniriques, tout se forme et se module dans la forge littéraire où Velan passe la Révolution au feu de ses inspirations vérificatrices.

Un magma de fournaise

On peut lire ce livre comme un long monologue d'écrivain aux abois, lâchant ses voix comme on lâcherait ses chiens, puis tentant de toutes ses forces de les maîtriser. Sa vérification des mollets du «kkapitalisme» tourne à l'insurrection littéraire, laquelle exige un lecteur partisan. Le narrateur rumine et l'histoire se cherche, se perd, plutôt qu'elle ne se déploie. Durant la lecture, à aucun moment on ne se demande ce qui va se passer. On se demande plutôt à chaque moment ce qu'il se passe. L'auteur ne le sachant pas lui-même, au-delà de ses injonctions initiales, on se trouve plongé dans un magma de fournaise, mot à mot, jusqu'au dernier.

La plume de l'auteur slalome et vagabonde aussi entre de multiples références littéraires, d'abord le grand poteau (« le père ») Dostoïevski, mais encore, entre autres, Flaubert, Rimbaud, Breton et son fameux acte surréaliste, hélas devenu réellement djihadiste, consistant à tirer au hasard dans la foule. Tout cela pour conclure en majuscule que « LA REVOLUTION EST IMPOSSIBLE, IL LA FAUT, IL LA FAUT ».

Si lire est une expérience, il faut se frotter à quelques grands illisibles au rang desquels Yves Velan se hisse avec sa « Statue ». Ils n'ont guère de points communs (le Joyce de *Finnegans Wake*, Ludwig Hohl, Jean-Marc Lovay, Marie-Claire Blais, John Kennedy Toole, Jeff VanderMeer, entre autres). On les reconnaît aux pages denses, presque impénétrables, qu'ils infligent aux lecteurs et à la vastitude des univers qu'ils déploient comme des évidences sans se soucier d'en faciliter l'accès. Le plus simple est de s'y jeter comme dans un fleuve, de prendre le courant et d'entrer dans le voyage.

- Romans et essai-poème. Yves Velan, « Je », « La Statue de Condillac retouchée », « Onir » Ed. d'en bas, 620 p.